

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: Les pages froissées peuvent causer de la distorsion.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>						



DIDEROT



VOLTAIRE



ROUSSEAU

LIBRE PENSÉE

LA
PETITE REVUE

BI-MENSUELLE

Economie Politique et Sociale
Philosophie, Littérature
Sciences et Arts

Administration : 36, rue St-Laurent
MONTREAL

Boite de Poste 2177 Tél. Main 2256



PAINE

Abonnement : \$1.00 par année



COMENIUS

LA PETITE REVUE

ÉCONOMIE POLITIQUE ET SOCIALE, LITTÉRATURE, PHILOSOPHIE,
SCIENCES ET ARTS

Paraissant le 5 et le 20 de chaque mois

Vol. II

MONTREAL, 20 MAI 1900

N° 10

SALOMON EST MORT

EN 962 AV. J.-C.

La sentence du recorder Poirier relativement au cas des chanteurs de l'*Eldorado*, M. et Mme Jourdan, a été la suivante :

Mme Jourdan hors de cause ;

M. Jourdan , \$50 d'amende ou six mois de prison.

Nous trouvons ce jugement excessif et incompréhensible.

Nous ne comprenons pas en effet que, dans un duo réputé immoral par trois pudibonds agents de police, un des exécutants, complice nécessaire, soit innocent du délit auquel il a participé activement. Si la chanson est immorale, comment se fait-il qu'elle n'ait ce caractère que pour un des chanteurs ? Nous connaissons trop la louable impartialité du recorder pour croire à une galanterie de sa part.

Alors, quoi ?

Ce jugement est excessif, parce que le délit reproché à M. Jourdan n'a été précédé d'aucun avertissement, d'aucune admonition, comme on dit au séminaire. L'action prise contre les pensionnaires de l'*Eldorado* n'est autre chose qu'une censure, avec cette différence qu'elle est répressive au lieu d'être préventive. C'est là son tort. Dans les circonstances, le recorder aurait dû, croyons-nous, s'il avait voulu juger paternellement, suspendre la sentence après la mercuriale d'usage. C'eût été une leçon suffisante et efficace, de nature à mettre fin à ce qui peut déflorer la vertu des barbes grises fréquentant l'*Eldorado*.

Mais non, il fallait frapper ; il fallait donner satisfaction " aux pauvres pères de famille " qui, trop ignorants, trop bêtes ou trop vicieux, ne sont pas capables de " protéger et sauver leurs fils du poison de l'immoralité."

Voici du reste les observations qui enguirlandaient les considérants du jugement :

" La défense a émis quelques opinions dont ce tribunal ne veut pas être solidaire et contre lesquelles je crois devoir élever la voix.

“ On a dit que nous nous rendons absurdes au Canada par notre sévérité et que nous ferions mieux de copier les idées qui nous viennent de France.

“ Il n'est pas exact de dire que nous sommes si sévères à Montréal. Les cafés-concerts existent maintenant en vertu d'un règlement municipal. Les patrons même de l'accusé savent que cette Cour, par un jugement du 22 janvier dernier, a reconnu la légalité des cafés-chantants.

“ Comme commissaire des licences, le président de cette cour a contribué à en maintenir un grand nombre, un trop grand nombre peut-être, et si l'existence de quelques-uns est maintenant en péril, il ne faut pas s'en prendre à la trop grande sévérité des autorités. Les abus qui se commettent au grand scandale de la jeunesse, les abus du genre de celui que je suis appelé à réprimer dans le moment, ont inspiré à de pauvres pères de famille des craintes qu'ils sont venus nous confier et c'est pour les protéger et sauver leurs fils des atteintes du poison de l'immoralité que le concours de ce tribunal a été accordé aux hommes de police qui ont jugé à propos d'intervenir.

“ Ces constables, je me fais un devoir de le proclamer, méritent la reconnaissance du public au lieu des satires de la défense, et j'espère que la police ne déposera pas les armes après cette cause.

“ Quant à l'opportunité d'imiter Paris et New-York, il y a des distinctions à faire.

“ La criminalité augmente à Montréal, les enfants se perdent en plus grand nombre et plus jeunes qu'autrefois : il importe que les bons citoyens éloignent la jeunesse des mauvais spectacles et que nous la préservions par tous les efforts possibles du danger des chansons lascives et des lectures immorales.

“ Les artistes qui nous viennent de France sont sûrs des sympathies de notre population, mais pour l'amour de l'art, pour la gloire de leur grand pays, pour l'honneur des institutions où ils se sont formés, qu'ils évitent donc tout ce qui tend à corrompre les jeunes gens de notre pays.

“ Empruntons aux cités du vieux continent ce qu'elles ont de bon, mais n'allons pas pervertir notre brave jeunesse avec des idées d'art et de liberté qui sont la négation du beau et du bon et produisent toutes sortes de désordres.”

Ah ! les jolies phrases prud'hommesques ? Et que nous en connaissons, de ces anciens jouisseurs plus ou moins bestiaux qui en mâchent de semblables du matin au soir, et qui, du soir au matin, se fournissent à eux-mêmes la justification de ce vertueux rabâchage.

M. le recorder, au nom du public, il le croit du moins, félicite les agents Trudeau, Lacombe et Trempe. Si le recorder était un peu plus en contact avec le public, il constaterait aisément qu'il a usurpé sans le vouloir la reconnaissance de ce bon public, qui est loin de partager

la manière de voir des policemen précités et surtout d'approuver la décision du tribunal.

Quand on parle au nom d'une collectivité, il faudrait au moins être sûr de son approbation, et nous ne croyons pas que le recorder puisse affirmer que celle-ci lui est acquise.

Au-dessus du jugement du recorder il y a le jugement public, moins éclairé peut-être mais plus nature.

Il y a aussi, au-dessus du tribunal du recorder, un tribunal chargé de renverser ses décisions, et c'est à ce tribunal qu'en appelle M. Jourdan. Il a raison. Et nous pensons, à cause de certains faits inédits se rattachant à la cause, que devant ce tribunal supérieur le jugement du recorder sera annulé.

C'est fort bien de veiller à la morale, mais ce serait mieux de frapper l'immoralité là où elle s'étale le plus cyniquement, dans les établissements anglais et sur les affiches colorées des américains qui attirent la foule à des spectacles obscènes. Partir en guerre contre la niaiserie, sous prétexte qu'elle est dénoncée par des policemen dont la compétence n'est pas absolument démontrée, c'est provoquer dans le public des réflexions qui ne sont pas de nature à lui donner une idée merveilleuse de nos institutions.

La cause sera donc entendue à nouveau ; si lorsqu'elle se déroulera une seconde fois elle nous inspire des réflexions nouvelles, ce qui est probable, nous ne manquerons pas de les faire connaître à nos intelligents lecteurs.

JÉSUS SACRIFIÉ

Nous attirons l'attention des bons catholiques sur le fait anormal suivant :

La fête de la Reine coïncidait, cette année, avec l'Ascension, fête d'obligation comme chacun sait.

Or, au lieu de nous régaler d'une belle image représentant Jésus montant au ciel, au grand ébahissement de l'assistance, *La Presse* nous a fourni deux pages en couleurs chantant, en tous archi-crus, les louanges de notre Gracieuse Souveraine.

Que signifie cette préférence pour une reine huguenote, le jour où il convenait de célébrer, par l'iconographie et autrement, le triomphe du divin martyr, roi du ciel et de la terre ?

Que va dire Monseigneur ?

Cet incident fâcheux va-t-il nous valoir un nouvel échange de lettres entre MM. Bruchési et Berthiaume, comme à l'Épiphanie ?

Hélas ! hélas ! la foi s'en va.

LE FAMEUX DOIGT

Il éprouve ceux qu'il aime.

Nous apprenons avec une satisfaction que nous ne chercherons pas à déguiser, que le sieur Trudeau, exerçant naguère la double profession de policeman et de suisse à l'église Notre-Dame, vient d'être poliment mais formellement invité d'avoir à opter entre le petit bâton où la grande canne à pomme métallique. Chacun aurait pensé qu'un homme si vertueux préférerait les nuages d'encens qui saturent le temple du Seigneur aux flocons d'âcre fumée des pipes qui obscurcissent les corps de garde.

Erreur.

Le citoyen Trudeau aime mieux veiller à la sécurité de ses semblables, à la condition toutefois qu'on ne mette pas dans cette catégorie les chanteurs de cafés-concerts.

M. Calixte Lebeuf, président du comité de police, a fait là un nouvel acte d'énergie qui prouve une fois de plus le souci de mettre enfin de l'ordre et de la discipline dans l'important service dont il a la direction.

Notons bien que cette mesure n'a pas été prise seulement contre Trudeau ; elle en a touché d'autres qui se trouvaient dans d'aussi anormales conditions.

C'est donc enfin, et bien réellement, l'anéantissement des scandaleux abus, du bon plaisir, du mépris des contribuables, de l'anarchie.

Le lendemain du jour où M. le président Lebeuf avait brisé la carrière sacerdotale de quelques pieux policemen, il reçut la visite de deux ecclésiastiques désireux de savoir pourquoi on arrachait au culte ses plus *bel homme*.

Après avoir entendu les explications de M. Lebeuf, ces deux prêtres l'approuvèrent pleinement, et l'un d'eux, M. le curé Prévost, d'Hochelaga, rendant justice à cet échevin si heureusement réformateur, le félicita chaudement, l'encouragea à persévérer dans cette voie et à mépriser les attaques méprisables d'une presse pourrie, au service de ceux qui fraudent le trésor municipal en retirant un salaire qu'ils ne gagnent pas. Selon M. le curé Prévost, les églises qui employaient des policemen ignoraient que les services de ces gens étaient préjudiciables à la Ville, et surtout qu'ils étaient rendus en contravention avec leurs obligations professionnelles. A l'avenir, on trouvera suisses, bedeaux ou sacristains dans les rangs des honnêtes besogneux, ce qui ne nuira nullement à la beauté ni à la grandeur des cérémonies.

MORALITÉ : *A quelque chose malheur est bon.*

La preuve, c'est que si le sieur Trudeau avait songé que toute la

presse de Montréal ne reçoit pas les ordres de l'archevêché, il aurait rapporté simplement ses impressions de l'*Eldorado*, au lieu d'essayer de flatter ses chefs religieux et laïques par une déposition dont l'exagération était manifeste. De la sorte nul ne se serait occupé de sa superbe personne, *Les Débats* (brave et vaillant petit journal) n'aurait pas eu l'occasion d'apprendre à la terre étonnée que le dit Trudeau cumulait les fonctions de policeman et de suisse de cathédrale, et, conséquemment, M. le président Lebeuf n'aurait pas été informé de ce phénomène.

Ah ! Providence !... Providence !... Non tu n'es pas un vain mot.

LA FÉDÉRATION ANGLO-SAXONNE

La Fédération des peuples de langue anglaise dont on parle à mots couverts dans les cercles diplomatiques, doit être envisagée, non seulement comme une éventualité possible, mais bien comme un fait, dont la marche naturelle des événements doit amener la réalisation dans un délai prochain.

Cette grave manifestation de la race Anglo-Saxonne, dont l'activité, la vigueur, l'esprit d'initiative affirment la supériorité incontestable, tout au moins sur les marchés industriels et commerciaux, dut être considérée par les races latines comme un mouvement offensif, dont elles doivent à juste raison se préoccuper, il est donc de leur devoir d'étudier, et cela dès à présent, les causes qui l'ont pu déterminer et en envisager de sang froid les redoutables conséquences.

Quelles peuvent être les mesures à prendre pour résister à ce groupement, dont l'évolution constante doit, dans un temps donné, déplacer l'axe de l'univers et bouleverser sans aucun égard l'échiquier de la politique internationale.

C'est ce que se demande, non sans effroi, la diplomatie européenne, qui n'a pas su ou n'a pas voulu prévoir les conséquences graves de cette coalition.

Cette entente des peuples de langue anglaise et de religion protestante doit-elle étouffer un jour les races latines et catholiques dont l'influence matérielle sur la politique du Monde semble diminuer graduellement.

L'Europe continentale doit-elle oublier ses querelles intestines et, s'unissant sous un même drapeau, faire face à cette coalition qui, déjà forte de sa supériorité industrielle et commerciale, se prépare à lui disputer la suprématie des armes.

Nous trouvons dans cette future fédération, basée sur la communauté des sentiments et des intérêts du Royaume Uni, les Etats-Unis,

le Canada, les Indes et l'Australie, tous pays partisans d'une politique impérialiste intransigeante. L'unique but de cette confédération est l'étouffement progressif de l'Europe continentale ; et si la défense n'est pas immédiatement organisée, dans des conditions ne laissant rien à désirer, la Russie, la France, l'Allemagne, l'Autriche et tous les états du continent européen seront avant peu menacés par ce torrent qu'aucune force humaine ne pourra arrêter ; l'échéance est là, fatale ; on ne peut déguiser ni même atténuer les événements qui se préparent, aucune intervention, fut-elle divine, ne sauvera l'Europe en danger ; Rome, le berceau du Catholicisme ; Paris, le berceau de la Civilisation, ne seront plus que les satellites d'un empire immense dont Londres sera la capitale politique et religieuse. Et si l'insolence anglo-saxonne n'est aujourd'hui qu'involontaire et inconsciente, elle deviendra alors méprisante et cruelle ; et peut-être les têtes couronnées, dont rien ne peut troubler aujourd'hui la quiétude, viendront-elles un jour goûter les charmes de la solitude dans cette île perdue ou mourût Napoléon I^{er} et qu'habite aujourd'hui le général Cronje. La civilisation européenne devra par force brutale céder la place à cette civilisation anglo-saxonne que les marchands de la cité de Londres et les américains exportent aux quatre coins du monde dans des caisses de balles explosibles ou à bord d'inoffensifs cuirassés ; et dans l'orgueil de la victoire, le protestantisme en délire vengera les massacres de la Saint-Barthélemy et retournera contre le Catholicisme l'inquisition du Moyen-Age.

Au moment précis où ce groupement va se former, où cette fédération monstre va prendre corps, constatons avec sang-froid quels sont les points qu'elle occupe dans l'Union au seuil du 20^e siècle.

En Europe, le Royaume Uni, le cœur de cette coalition dont Gibraltar et Malte sont les forteresses avancées ; sur le continent américain, l'Amérique du Nord tout entière, les Antilles, la Guyane anglaise ; sur le continent asiatique les Indes et Honk-Hong ; en Afrique la colonie du Cap, l'Égypte et les nombreux territoires sous protectorat anglais ; en Océanie, l'Union Jack et le Star and Stripes sont maîtres incontestés ; admettons, tout en en faisant notre profit, que l'Araignée anglo-saxonne a bien tissé sa toile, mais il est permis à qui flaire le danger de prendre les mesures nécessitées par la gravité d'une situation qui ne peut échapper même aux esprits les moins clairvoyants.

Que l'Europe se recueille, que les Latins, les Slaves et les Germains se groupent à leur tour en une puissante alliance, leurs intérêts ne sont pas absolument inconciliables, et en admettant la possibilité et la légitimité de divergences politiques, l'imminence du danger justifie amplement un pacte solennel sur ce point essentiel : le maintien de la suprématie et de l'indépendance européenne.

En présence d'un tel accord la fédération anglo-saxonne devra se résoudre à un rôle pacifique.

C'est alors que deux puissances pour ainsi dire de second ordre, l'Espagne et la Turquie, semblent venir prendre dans l'arène politique, une place que ne semble pas autoriser leur déchéance morale et matérielle.

L'Espagne sort de sa lutte avec les Etats-Unis, dépouillée de ses colonies, ses finances ruinées, sa marine détruite ; sa rencontre avec la grande république du Nouveau Monde l'a laissée ruinée et saignée à blanc, mais quel que soit l'abaissement où elle se trouve, elle n'a point perdu l'espoir de faire grande figure dans le monde ; qui sait si elle ne peut pas être pour l'Europe un apport utile et si elle n'exercera pas encore une influence dominante sur la politique internationale.

La Turquie paraît devoir exciter à son tour l'animosité américaine pour une question banale d'indemnité à laquelle les puissances Européennes ne prêteraient qu'une attention distraite si la solution de cette question ne les obligeait, comme créanciers de l'empire Ottoman, à sortir de leur réserve ; peut-être leur semble-t-il aussi que la pression exercée par le gouvernement américain cache quelques perfides desseins, dont la réalisation serait pour elles un nouveau danger.

L'on se demande avec anxiété quel peut bien être le diplomate au génie diabolique qui, par deux fois successives, a dirigé le colosse américain contre les deux peuples qui, seuls, pouvaient par leur adhésion à la politique Européenne créer des obstacles aux rêves de domination universelle de la fédération naissante.

Quels sont ces obstacles que les Anglo-Saxons pourraient avoir à surmonter et qui peuvent retarder longtemps l'accomplissement de leurs désirs.

L'Amérique du Sud et l'Amérique Centrale, du Cap Horn au Rio Grande, sont peuplées par la race espagnole et les nombreuses colonies qui s'y sont érigées en république ont conservé pour l'Espagne ce sentiment que les races latines possèdent au plus haut degré : l'amour de la mère-patrie, elles ont vu d'un œil irrité la dernière guerre espagnole-américaine, et la mutilation de l'Espagne leur a laissé un sentiment d'amertume contre la grande république et l'Amérique du Nord.

A ceux qui s'étonneraient qu'elles n'eussent pas sous une forme quelconque saisi l'occasion de soutenir cette Espagne qui les avait fait naître, protégé leur enfance et dont elles avaient jadis partagé la gloire et les triomphes, il suffit de rappeler que durant le 19^e siècle, le gouvernement des Etats-Unis, se basant sur la doctrine de Monroe, avait suivi une ligne de conduite, dans laquelle les républiques du Sud et du Centre Amérique avaient cru trouver la garantie de leur indépendance, et lorsqu'en 1895, lors du conflit Anglo-Vénézuélien, les Etats-Unis se basant sur la dite doctrine intervenant en faveur du Vénézuéla, le secrétaire d'état à Washington dans ses instructions à l'ambassadeur américain au Vénézuéla rappela que le gouvernement des

Etats-Unis intervenait en raison de l'engagement d'honneur qu'il avait pris de soutenir l'indépendance des républiques américaines contre toute intervention européenne.

De ce jour les républiques latines pensèrent à juste raison avoir trouvé dans leur grande sœur du Nord une puissante protectrice.

Ce fut la cause réelle pour laquelle l'Espagne ne put trouver près de ses enfants du Nouveau Monde l'appui qui lui était dû et auquel elle avait droit. Mais un revirement ne devait pas tarder à se produire. Sortis victorieux de cette lutte inégale, les Etats-Unis ont fait subitement volte face et la doctrine de Monroe, cet emblème de l'indépendance, a pris du coup une toute autre définition. Il semble maintenant que les Etats-Unis n'ont protégé les républiques latines que pour mieux les isoler et les réduire plus facilement ; dans l'impérialisme yankee, qui menace de les subjuguier, vont-elles trouver le châtiement d'avoir renié la voix du sang et d'avoir laissé écraser cette Espagne qui les avait enfanté ? Il semblerait que non, elles paraissent avoir pris peur de cet expansionisme à outrance qui menace de les étouffer ; sous prétexte de traités commerciaux à reviser, quelques-uns des présidents des républiques sud et centrales américaines se sont déjà rendus visite, de plus doit se réunir en 1901 un congrès important où seront discutés les intérêts commerciaux, mais il ne peut y avoir aucun doute que la question primordiale sera l'union des républiques de race latine contre cette grande protectrice dont les allures ne leur dit plus rien qui vaille ; car si la lumière leur vient du Nord, elles paraissent avec juste raison craindre que le vent qui souffle de ce côté ne fasse plus flotter le drapeau de leur liberté.

C'est à ce moment que l'Espagne, autant pour elle que pour l'Europe, en sa qualité de mère-patrie et s'inspirant à la fois de ses intérêts et d'un idéal qui, loin de contredire ces intérêts, les servirait à merveille, doit prendre part à ce congrès et en faire jaillir la fédération des peuples de race espagnole.

C'est une mission providentielle à laquelle elle n'a pas le droit de se soustraire, son salut, celui de l'Europe l'exigent ; n'en retirera-t-elle pas d'ailleurs tous les bénéfices qui lui sont nécessaires pour retrouver cette prospérité qui en fit jadis la souveraine incontestée du monde.

L'Amérique du Sud et l'Amérique Centrale seront les alliées de l'Europe, et cette nouvelle alliance sera le plus formidable des obstacles à cette expansion anglo-saxonne devenue païenne dans la folie des conquêtes, puisqu'elle a réuni dans un même temple les deux religions qu'elle pratique et vénère, le protestantisme et l'impérialisme, elles ont les mêmes pasteurs et les mêmes prières, et les missionnaires de de l'une ne sont que les commis voyageurs de l'autre.

Dans un tout autre ordre d'idées, la Turquie se trouve à même de rendre à l'Europe un service signalé que la diplomatie européenne ne saurait trop bien lui payer.

Par le fanatisme de sa religion, par la haine de l'infidèle, le Mahométan, sous quelque domination qu'il se trouve, a toujours reconnu dans le commandeur des croyants le maître unique ; de là le point de départ et l'explication de la politique britannique à l'égard de la Turquie.

Le cabinet de Londres se basant sur cette théorie indéniable n'a jamais laissé échapper la moindre occasion de démontrer au sultan que l'empire Ottoman serait depuis longtemps déplacé si le Royaume-Uni lui retirait son appui.

Cette politique s'explique facilement par le nombre de Mahométans que régit la domination anglaise ; soit en Egypte, soit aux Indes la Turquie peut créer de graves ennuis aux colonies de la Grande Bretagne ; elle peut pour la même raison, reculer indéfiniment l'occupation des Philippines par les troupes américaines ; que le sultan reçoive des nations continentales des garanties sérieuses lui assurant protection contre le ressentiment de l'Angleterre et les représailles des Etats-Unis, et il est certain que sur un signe venu de Constantinople, soit au Caire, soit à Calcutta, soit aux îles Zulu, le fanatisme Mahométan, comme un raz de marée musulmane et perfectionné par l'expérience acquise, déploiera l'étendard de la révolte partout où la race anglo-saxonne le tient en suggestion.

Les conséquences de ces soulèvements en des différents points du globe, sont assez graves pour occuper les armées anglaises et américaines dans des campagnes dont la durée et les dangers soulèveront à la longue l'opinion des peuples anglo-saxons contre cet impérialisme naissant, dont les premiers effets ensanglantent aujourd'hui l'Afrique Australe et qui montant d'excès à des excès plus grands encore, transformera bientôt l'univers en un vaste champ de bataille.

Ce seront évidemment les premières phases de ce duel implacable qui doit tôt ou tard se livrer entre deux races ennemies, et s'il est permis à la diplomatie d'en reculer l'échéance, il lui est impossible de l'éviter.

De quelque côté que se range la victoire, le vainqueur comme le vaincu auront à panser de graves blessures, la lutte sera opiniâtre et se renouvellera de celles du Moyen-Age, où tour à tour et avec des fortunes diverses la France et l'Espagne ont lutté pendant des siècles contre la prépondérance anglo-germanique.

La situation de l'Europe de 1900 a une analogie avec l'Europe du 17^e siècle, il ne reste plus qu'à attendre le nouvel Alberoni qui reprendra avec plus d'envergure et, il faut l'espérer, avec plus de succès la place du fameux ministre de Charles V.

Les Etats-Unis ont donné le signal de cette nouvelle guerre de cent ans en détruisant la puissance Espagnole ; l'Angleterre inaugure le 20^e siècle en brisant le peuple Boer que sa vaillance et son héroïsme,

mis au service de la plus noble et de la plus sainte des causes, ne pourront sauver de la défaite ; seule une intervention pourrait arrêter lord Roberts dans sa marche triomphale. Se produira-t-elle ou l'Europe hypnotisée ne veut-elle pas comprendre qu'elle payera peut-être plus tard de sa déchéance le crime qu'elle laisse ainsi commettre ; et si dans son inertie inconsciente et irresponsable cette diplomatie européenne qui se refuse à voir le danger n'arrête pas à temps l'invasion britannique, elle sera seule devant la justice humaine et devant l'histoire des guerres futures qui ensanganteront le 20^e siècle.

A. MOREAU.

New-York, 10 mai 1900.

DU PEU D'INFLUENCE DES RELIGIONS SUR LES VERTUS ET LA FÉLICITÉ DES PEUPLES

Des hommes plus pieux qu'éclairés ont imaginé que les vertus des nations, leur humanité et la douceur de leurs mœurs dépendaient de la pureté de leur culte. Les hypocrites, intéressés à propager cette opinion, l'ont publié sans la croire. Le commun des hommes l'a crue sans l'examiner.

Cette erreur, une fois annoncée, a presque partout été regue comme une vérité constante. Cependant, l'expérience et l'histoire nous apprennent que la prospérité des peuples dépend, non de la pureté de leur culte, mais de l'excellence de leur législation.

Ce fut sous Constantin que la religion chrétienne devint la religion dominante. Elle ne rendit cependant point les Romains à leurs premières vertus. On ne vit point alors de Décius se dévouer pour la patrie, et de Fabricius préférer sept acres de terre aux richesses de l'empire.

En quel moment Constantinople devint elle le cloaque de tous les vices ? au moment même de l'établissement de la religion chrétienne. Son culte ne changea point les mœurs des souverains. Leur piété ne les rendit pas meilleurs. Les rois les plus chrétiens ne furent pas les plus grands rois. Peu d'entre eux montrèrent sur le trône les vertus des Titus, des Trajan, des Antonins. Quel prince dévot leur fut comparable !

Ce que je dis des monarques, je le dis des nations. Le pieux portugais si ignorant et si crédule, n'est ni plus vertueux, ni plus humain, que le peuple moins crédule et plus tolérant des Anglais.

L'intolérance religieuse est fille de l'ambition sacerdotale et de la stupide crédulité. Elle n'améliora jamais les hommes. Avoir recours à la superstition, à la crédulité et au fanatisme pour leur inspirer la bienfaisance, c'est jeter de l'huile sur le feu pour l'éteindre.

Pour adoucir la férocité humaine et rendre les hommes plus sociables entre eux, il faut d'abord les rendre indifférents à la diversité des cultes. Les Espagnols, moins superstitieux, eussent été moins barbares envers les Américains.

Rapportons-nous-en au roi Jacques. Ce prince était bigot et connaisseur en ce genre. Il ne croyait point à l'humanité des prêtres. " Il est très difficile, disait-il, d'être à la fois théologien et bon sujet."

En tout pays, beaucoup de gens de la bonne doctrine et peu de vertueux. Pourquoi ? c'est que la religion n'est pas vertu. Toute croyance et même tout principe spéculatif n'a pour l'ordinaire aucune influence sur la conduite et la probité des hommes.

Le dogme de la fatalité est le dogme presque général de l'orient : c'était celui des Stoïciens. Ce qu'on appelle liberté ou puissance de délibérer, n'est, disaient-ils, dans l'homme, qu'un sentiment de crainte ou d'espérance successivement éprouvé, lorsqu'il s'agit de prendre un parti du choix duquel dépend son bonheur ou son malheur. La délibération est donc toujours en nous l'effet nécessaire de notre haine pour la douleur et de notre amour pour le plaisir. Qu'on consulte à ce sujet les théologiens. Un tel dogme, diront-ils, est destructif de toute vertu. Cependant, les Stoïciens n'étaient pas moins vertueux que les philosophes des autres sectes ; cependant, les princes turcs ne sont pas moins fidèles à leurs traités que les princes catholiques ; cependant, le fataliste Persan n'est pas moins honnête dans son commerce que le catholique français ou portugais. La pureté des mœurs est donc indépendante de la pureté de dogmes.

La religion païenne, quant à sa partie morale, était fondée comme toute autre sur ce qu'on appelle la loi naturelle. Quant à sa partie théologique ou mythologique, elle n'était pas très édifiante. On ne lit pas l'histoire de Jupiter, de ses amours et surtout du traitement fait à son père Saturne, sans concevoir qu'en fait de vertus, les Dieux ne prêchaient point d'exemple. Cependant, la Grèce et l'ancienne Rome abondaient en héros, en citoyens vertueux. Et, maintenant, la Grèce moderne et la nouvelle Rome n'engendrent, comme le Brésil et le Mexique, que des hommes vils, paresseux, sans talent, sans vertus et sans industrie.

Or, depuis l'établissement du christianisme dans les monarchies de l'Europe, si les souverains n'ont été ni plus vaillants, ni plus éclairés ; si les peuples n'ont été ni plus instruits, ni plus humains ; si le nombre des patriotes ne s'est nulle part multiplié, quel bien font donc les religions ? sous quel prétexte le magistrat tourmenterait-il l'incrédule ? égorgerait-il l'hérétique (1) ? pourquoi mettre tant d'impor-

(1) Si nous massacrons les hérétiques, disent les dévots, c'est par pitié. Nous ne voulons que leur faire sentir l'aiguillon de la charité. Nous espérons par la crainte de la mort et des bourreaux les arracher à l'enfer. Mais,

tauce à la croyance de certaines révélations toujours contestées, si contestables, lorsqu'on en met si peu à la moralité des actes humaines ?

Que nous apprend l'histoire des religions ? qu'elles ont partout allumé les flambeaux de l'intélorance, jonché les plaines de cadavres, abreuvé les campagnes de sang, embrasé les villes, dévasté les empires ; mais qu'elles n'ont jamais rendu les hommes meilleurs. Leur bonté est l'œuvre des lois.

Ce sont les chaussées qui contiennent les torrents ; c'est la digue du supplice et du mépris qui contient le vice. C'est au magistrat d'élever cette digue.

Si les sciences de la morale, de la politique et de la législation ne sont qu'une seule et même science, quels devraient être les vrais docteurs de la morale ? les prêtres ? non : mais les magistrats. La religion détermine notre croyance, et les lois nos mœurs et nos vertus.

Quel signe distingue le Chrétien du Juif, du Guebre, du Musulman ? Est-ce une équité, un courage, une humanité, une bienfaisance particulière à l'un et non connue des autres ? On les reconnaît à leurs diverses professions de foi. Qu'on ne confonde donc jamais l'homme honnête avec l'orthodoxe.

En chaque pays l'orthodoxe est celui qui croit tel ou tel dogme, et dans tout l'univers, le vertueux est celui qui fait telle ou telle action humaine et conforme à l'intérêt général. Or si ce sont les lois qui déterminent nos actions, ce sont elles qui font les bons citoyens.

HEL.VÉTUS.

A QUI LES \$210,000 ?

Nous ne comprenions pas fort bien comment ni pourquoi certains de nos compatriotes évoluaient avec tant d'ardeur vers l'impérialisme. Le désir d'être *siré* ne nous paraissait pas suffisant pour expliquer leur étrange conduite. Aujourd'hui, grâce à une dépêche du *Star*, de Londres, expédiée à nos grands organes le 15 mai, l'énigme cesse d'être impénétrable.

Avec l'impérialisme, en effet, il faut des représentants coloniaux à Londres. Or, sur proposition bien accueillie de M. Chamberlain, le traitement qui sera alloué aux représentants judiciaires coloniaux s'élèvera à la somme respectable de \$30,000 par année.

Un pareil appât doit nécessairement faire adorer l'impérialisme.

Lequel des nôtres ira émarger tous les ans, pendant sept ans, les 6,000 guinées anglaises, prix d'un dévouement d'autant plus absolu qu'il est plus récent et moins désintéressé ?

depuis quand la charité a-t-elle un aiguillon ? depuis quand égorge-t-elle ? D'ailleurs, si les vices ne damnent pas moins que les erreurs, pourquoi les dévots ne massacrent-ils pas les hommes vicieux de leur secte ?

A L'ÉVÊQUE QUI M'APPELLE ATHÉE

Athée ? entendons-nous, prêtre, une fois pour toutes.
 M'espionner, guetter mon âme, être aux écoutes,
 Regarder par le trou de la serrure au fond
 De mon esprit, chercher jusqu'où mes doutes vont,
 Questionner l'enfer, consulter son registre
 De police, à travers son soupirail sinistre,
 Pour voir ce que je nie ou bien ce que je croi,
 Ne prends pas cette peine inutile. Ma foi
 Est simple, et je la dis. J'aime la charité franche.
 S'il s'agit d'un bonhomme à longue barbe blanche,
 D'une espèce de pape ou d'empereur, assis
 Sur un trône qu'on nomme au théâtre un châssis,
 Dans la nuée, ayant un oiseau sur sa tête,
 A sa droite un archange, à sa gauche un prophète,
 Entre ses bras son fils pâle et percé de clous,
 Un et triple, écoutant des harpes, Dieu jaloux,
 Dieu vengeur, que Garasse enregistre, qu'annote
 L'abbé Pluche en Sorbonne et qu'approuve Nonotte ;
 S'il s'agit de ce Dieu que constate Trublet,
 Dieu foulant aux pieds ceux que Moïse accablait,
 Sacrant tous les bandits royaux dans leurs repaires,
 Punissant les enfants pour la faute des pères,
 Arrêtant le soleil à l'heure où le soir naît,
 Au risque de casser le grand ressort tout net ;
 Dieu mauvais géographe et mauvais astronome,
 Contrefaçon immense et petite de l'homme,
 En colère, et faisant la moue au genre humain,
 Comme un Père Duchène un grand sabre à la main ;
 Dieu qui volontiers damne et rarement pardonne,
 Qui sur un passe-droit consulte une madone ;
 Dieu qui dans son ciel bleu se donne le devoir
 D'imiter nos défauts, et le luxe d'avoir
 Des fléaux, comme on a des chiens ; qui trouble l'ordre,
 Lâche sur nous Nemrod et Cyrus, nous fait mordre
 Par Cambyse, et nous jette aux jambes Attila,
 Prêtre, oui, je suis athée à ce vieux bon Dieu-là.

Mais s'il s'agit de l'Être Absolu qui condense
 Là-haut tout l'idéal dans toute l'évidence,

Par qui, manifestant l'unité de la loi,
 L'univers peut, ainsi que l'homme, dire : Moi ;
 De l'être dont je sens l'âme au fond de mon âme,
 De l'être qui me parle à voix basse, et réclame
 Sans cesse pour le vrai contre le faux, parmi
 Les instincts dont le flot nous submerge à demi ;
 S'il s'agit du témoin dont ma pensée obscure
 A parfois la caresse et parfois la piqûre
 Selon qu'en moi, montant au bien, tombant au mal,
 Je sens l'esprit grandir ou croître l'animal ;
 S'il s'agit du prodige immanent qui sent vivre
 Plus que nous ne vivons, et dont notre âme est ivre
 Toutes les fois qu'elle est sublime, et qu'elle va
 Où s'envola Socrate, où Jésus arriva,
 Pour le juste, le vrai, le beau, droit au martyre,
 Toutes les fois qu'au gouffre un grand devoir l'attire,
 Toutes les fois qu'elle est dans l'orage alcyon,
 Toutes les fois qu'elle a l'auguste ambition
 D'aller, à travers l'ombre infâme qu'elle abhorre
 Et de l'autre côté des nuits, trouver l'aurore ;
 O prêtre, s'il s'agit de ce quelqu'un profond
 Que les religions ne font ni ne défont,
 Que nous devinons bon et que nous sentons sage,
 Qui n'a pas de contour, qui n'a pas de visage,
 Et pas de fils, ayant plus de paternité
 Et plus d'amour que n'a de lumière l'été ;
 S'il s'agit de ce vaste inconnu que ne nomme,
 N'explique et ne commente aucun Deutéronome,
 Qu'aucun Calmet ne peut lire en aucun Esdras,
 Que l'enfant dans sa crèche et les morts dans leur draps,
 Distinguent vaguement d'en bas comme une cime,
 Très Haut qui n'est mangeable en aucun pain azime,
 Qui parce que deux cœurs s'aiment, n'est point fâché
 Et qui voit la nature où tu vois le péché ;
 S'il s'agit de ce Tout vertigineux des êtres
 Qui parle par la voix des éléments, sans prêtres,
 Sans bibles, point charnel et point officiel,
 Qui pour livre a l'abîme et pour temple le ciel,
 Loi, Vie, Ame, invincible à force d'être énorme,
 Impalpable à ce point qu'en dehors de la forme
 Des choses, que dissipe un souffle aérien,
 On l'aperçoit dans tout sans le saisir dans rien ;
 S'il s'agit du suprême Immuable, solstice
 De la raison, du droit, du bien, de la justice,

En équilibre avec l'Infini, maintenant,
 Autrefois, aujourd'hui, demain, toujours, donnant
 Aux soleils la durée, aux cœurs la patience,
 Qui, clarté hors de nous, est en nous conscience ;
 Si c'est de ce Dieu-là qu'il s'agit, de celui
 Qui toujours dans l'aurore et dans la tombe a lui,
 Étant ce qui commence et ce qui recommence ;
 S'il s'agit du principe éternel, simple, immense,
 Qui pense puisqu'il est, qui de tout est le lieu,
 Et que, faute d'un non plus grand, j'appelle Dieu,
 Alors tout change, alors nos esprits se retournent,
 Le tien vers la nuit, gouffre et cloaque où séjournent
 Les rires, les néants, sinistre vision,
 Et le mien vers le jour, sainte affirmation,
 Hymne, éblouissement de mon âme enchantée ;
 Et c'est moi le croyant, prêtre, et c'est toi l'athée.

V. HUGO.

" L'Année Terrible."

CONSOLATION

Les Débats, ce jeune, vigoureux, spirituel et honnête petit journal, a eu la généreuse idée de célébrer la fête de notre gracieuse Souveraine, et de donner à cette manifestation un caractère d'intelligente charité. Au lieu d'envoyer du chocolat plus ou moins avarié aux malheureux à qui il manque tout autre chose, notre confrère a organisé une représentation de gala, représentation essentiellement populaire, dont le produit sera appliqué au fonds de reconstruction des écoles de Hull et Ottawa.

Une idée aussi sensée et aussi patriotique ne pouvait venir qu'aux jeunes gens courageux et bons qui se sont insurgés contre le pharisaïsme contemporain. Elle sera, nous n'en doutons pas, fructueuse à tous les égards.

Et puisque l'occasion nous est offerte d'exprimer notre opinion sur *Les Débats*, disons que la voie dans laquelle il s'est engagé le conduira nécessairement au succès et à la gloire. Par la liberté de sa parole, par son indépendance si réelle, par sa rude franchise et son mépris pour tout ce qui est convention stupide ou servilisme lâche, *Les Débats* sont appelés à prendre la première place dans la presse canadienne, et à la régénérer en l'arrachant enfin à l'esclavage de l'hypocrisie dans laquelle elle pourrit... depuis toujours.

Allons, les jeunes, haut les cœurs !

AUTORITÉ

Misérables humains, soit en robe verte, soit en turban, soit en robe noire ou en surplis, soit en manteau et en rabat, ne cherchez jamais à employer l'autorité là où il ne s'agit que de raison, ou consentez à être bafoués dans tous les siècles comme le plus impertinents de tous les hommes, et à subir la haine publique comme les plus injustes.

On vous a parlé cent fois de l'insolente absurdité avec laquelle vous condamnâtes Galilée, et moi je vous en parle pour la cent et unième, et je veux qu'on grave à la porte de votre Saint-Office :

Ici, sept cardinaux, assistés de sept frères mineurs, firent jeter en prison le Maître à penser de l'Italie, âgé de soixante et dix ans : le firent jeûner au pain et à l'eau, parce qu'il instruisait le genre humain, et qu'ils étaient des ignorants.

Là, on rendit un arrêt en faveur des catégories d'Aristote, et on statua savamment et équitablement la peine des galères contre quiconque serait assez osé pour être d'un autre avis que le Stagyrite, dont jadis deux conciles brûlèrent les livres.

Plus loin, une faculté, qui n'a pas de grandes facultés, fit un décret contre les idées innées, et fit ensuite un décret pour les idées innées sans que la dite faculté fût seulement informée par ses bedeaux de ce que c'est qu'une idée.

Dans des écoles voisines, on a procédé juridiquement contre la circulation du sang.

On a intenté procès contre l'inoculation, et parties ont été assignées par exploit.

On a saisi à la douane des pensées vingt et un volumes *in-folio*, dans lesquels il était dit méchamment et proditoirement que les triangles ont toujours trois angles ; qu'un père est plus âgé que son fils, et que de la farine n'est pas une feuille de chêne.

En conséquence, on se crut très supérieur à Archimède, à Euclide, à Cicéron, à Pline, et on se pavana dans le quartier de l'Université.

VOLTAIRE.

Le jour où *La Presse* avait l'occasion d'annoncer la promotion de M. Jean-Baptiste de la Salle à la dignité de saint, elle n'a jamais manqué d'annoncer que l'ex-bienheureux venait de faire un miracle à Ottawa. Un malade livré aux soins d'un médecin avait envoyé celui-ci se promener et, grâce à une prière fervente, saint Jean-Baptiste de la Salle avait guéri, d'une maladie qu'on ne nomme pas, un patient d'Ottawa dont on néglige de donner le nom.

C'est ainsi que s'établira la réputation de guérison du nouveau saint, et c'est sur la foi de pareils miracles qu'on créera partout de nouveaux sanctuaires destinés à de nouveaux pèlerinages au plus juste prix.